

Québec français



La folie en héritage

Gilles Perron

Number 141, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50253ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perron, G. (2006). Review of [La folie en héritage]. *Québec français*, (141), 104–105.



La folie en héritage

GILLES PERRON

Le pavillon des fous

Thomas Fersen

Tôt ou tard, 2005

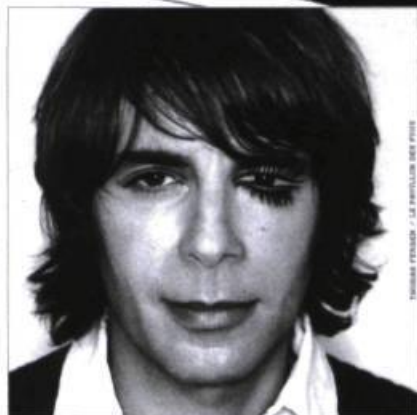
Le pavillon des fous, dernier disque de Thomas Fersen, est aussi réussi que le précédent (*Pièce montée des grands jours*), ce qui n'est pas peu dire. Fersen semble avoir trouvé sa place dans une certaine zone de création musicale, à l'intérieur de laquelle il continue de donner vie à des personnages hors du commun, hommes et bêtes. Il y a la chienne Zaza, laide (« Y t'manque un œil ° Pis l'autre oreille ° T'en as fait l'deuil ° Mais j't'aime pareil ») et odorante (« Zaza tu pues ° Mais j't'aime quand même ») qui n'en demeure pas moins la meilleure amie de son maître (« Zaza »); un papillon de nuit qui, malgré les conseils maternels avisés, ne pourra s'empêcher de se jeter contre une ampoule incandescente (« Pégase »); puis on rencontre un serpent visqueux (« Mon iguanodon »), un squelette au « cliquetis de sabre » (« Mon macabre »), une folle qui se prend pour la reine d'Angleterre (« Maudie ») ou encore un inquiétant étrangleur aux grandes mains (« Hyacinthe »). L'univers particulier, unique de Fersen prend corps de plus en plus dans la chanson française contemporaine, Fersen ressemblant lui-même à un de ses propres personnages; sa diction toujours aussi étonnement (et pourtant agréablement) molle, sa nonchalance professionnelle, contribuent à faire apprécier la manière de celui qui continue à s'affirmer comme l'un des auteurs-compositeurs les plus originaux de son époque.

L'appartement

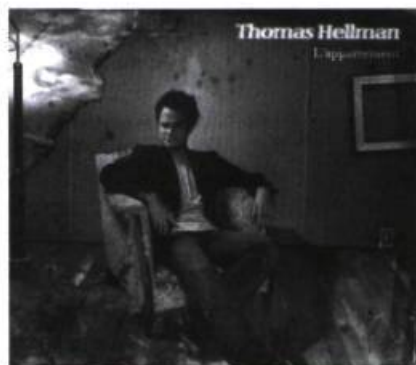
Thomas Hellman

Justin Time, 2005

L'appartement est le deuxième album de Thomas Hellman, jeune auteur-compositeur-interprète montréalais qui avait d'abord favorisé la langue de Shakespeare (celle de son père texan, avec *Stories from Oscar's Old Café*) avant d'opter cette fois pour celle de Molière (et de sa mère française). Les textes de Hellman, naviguant entre les langues et les cultures, portent en eux-mêmes leur musicalité, et donnent à ses chansons une sonorité qui lui appartient en propre. À son sujet, on a souvent évoqué, dès le premier disque, et avec raison, Tom Waits, Leonard Cohen et désormais Jacques Brel, avec la magnifique interprétation que Hellman fait de « Mathilde », dans une version bilingue en crescendo. En plus de cette chanson, une autre seulement des quatorze est en anglais (sur le premier album, c'était le contraire). Les histoires racontées trouvent leur ancrage dans l'appartement du titre, souvent vide : la femme aimée est parfois partie (« Au coin de Duluth et demain » ou « Toujours là »), parfois rêvée à distance (« L'admirateur secret »), mais toujours le narrateur chante son désir d'aller avec elle « Jusqu'à la fin du monde ». Les Montréalaises (et les Montréalais aussi) seront heureuses d'apprendre que « Les filles de Montréal ° Sont les plus belles filles du monde » même si « en hiver quand tout s'endort ° Elles disparaissent dans le décor » (« Les filles de Montréal »). Hellman chante l'amour et la solitude entre le tragique et



THOMAS PERRON - LE PAVILLON DES FOUS



l'humour, entre la résignation et le désir d'aimer, sur des musiques qui constituent un mariage rare et des plus réussis entre le folk à l'américaine (parfois un peu « bluesé ») et la tradition de la chanson française.

La vie Théodore

Alain Souchon

EMI/Virgin, 2005

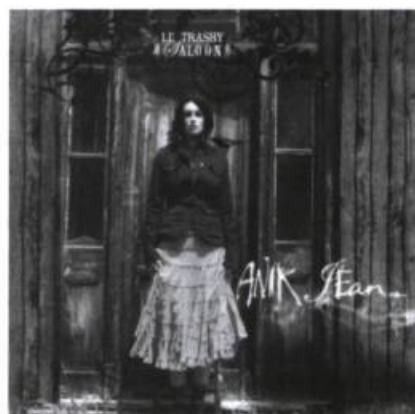
Rassurez-vous : il ne s'agit pas d'un disque sur les déboires de José. *La vie Théodore*, c'est plutôt celle de Théodore Monod, le naturaliste et humaniste français décédé en l'an 2000. Alain Souchon a une fois de plus écrit des chansons qui lui ressemblent, mais avec un petit quelque chose de plus : « J'ai voulu faire un album concept sur des personnes que j'aime ainsi Théodore Monod. Puis j'ai trouvé que je serais moins bon pour cet exercice que Vincent Delerm. Alors j'ai fait un album normal », écrit-il sur son site officiel. On trouve donc, en plus de la chanson éponyme, un hommage à une autre disparue, Françoise Sagan (« Bonjour tristesse »), dont la soif de vivre s'est exprimée dans la vitesse, au contraire de la lenteur d'un Monod fasciné par les déserts. Puis une référence à Frantz Fanon dans « En collant l'oreille sur l'appareil » ; et une autre au film *Sue perdue dans Manhattan* dans « Le mystère ». C'est là que Souchon se trompe : Delerm n'aurait pas désavoué. L'amour, bien sûr, est forcément présent, traité à la manière Souchon, nostalgique, un peu triste ; mais il sait aussi confondre agréablement l'amour et la musique : « Écoutez, ma chanson comme elle est jolie à cause d'elle ° Écoutez, le sucré de la mélodie ça vient d'elle » (« À cause d'elle »). Le Souchon social n'est pas en reste : la première chanson, « Putain ça penche », n'est qu'une longue énumération de marques populaires (Nike, Gap, Diesel, Chanel, etc.) associées au vide ; dans « En collant l'oreille sur l'appareil », il réaffirme que « Nous les ci-devant damnés de la terre ° On voudrait la vie meilleure on voudrait le monde mieux », « Un monde moins brutal et plus velouté » ; et il s'inquiète de la nature humaine qui prend la religion comme prétexte pour perpétrer ses horreurs, se demandant « si le ciel était vide ° Toutes ces balles traçantes ° Toutes ces armes de poing ° Toutes ces femmes ignorantes ° Ces enfants orphelins ° Si ces vies qui chavirent ° Ces yeux mouillés ° Ce n'était que le vieux plaisir ° De zigouiller » (« Et si en plus y'a personne »). Monod, lui, croyait qu'il y avait quelqu'un.

Le trashy saloon

Anik Jean

Tacca musique, 2005

Dire d'Anik Jean qu'elle s'inscrit dans l'héritage de Jean Leloup relève de l'évidence : dans les remerciements du livret, elle l'identifie comme son « mentor, ami, inspiration », comme celui qui a cru en elle. Elle chante à sa manière « Je suis partie », de Leloup ; et ce dernier, en plus de co-réaliser l'album, lui a aussi écrit quelques chansons (« Pense à toi », où il joint sa voix à celle de Jean ; « Let me go » et le texte de « Junkie de toi », chanson qui tourne à la radio, mais qui est loin d'être la meilleure du disque). Autrement, c'est Anik Jean qui compose textes et musiques, avec à l'occasion quelques collaborations. Si la première chanson de sa main (« Tendre sorcière ») est interprétée avec le phrasé particulier de son parrain, elle donne aux autres une couleur où elle prend clairement ses distances de Leloup, un peu country, parfois métal, la fusion de ces deux extrêmes donnant le son « trash » (avec quelque chose de Fred Fortin) dont elle se réclame dans le titre de l'album, et qui s'affirme en particulier en clôture, dans la longue chanson cachée qui prolonge « La haine » (« Non »). La



jeune chanteuse, qui a d'abord tenté de percer en anglais à partir de Los Angeles, donne aussi quelques chansons plus folk-rock dans la langue de Mick Jagger, elle qui a assuré la première partie des Rolling Stones à Montréal, en janvier dernier. Elle a pu compter, pour son premier album, sur des musiciens de métier, dont bien sûr Jean Leloup, mais aussi Alex McElcheran et Rick Haworth. *Le trashy saloon* est donc un album éclectique et éclaté, à la fois personnel et marqué positivement par le « son Leloup ». Et Anik Jean, parolière moyenne mais mélodiste talentueuse, est certainement unique dans la chanson québécoise actuelle.



Avale ta montre

Polémil Bazar

Tacca musique, 2005

Le groupe Polémil Bazar en est déjà à son troisième disque en moins de cinq ans. Il prouve encore, si besoin était, sa pertinence et son originalité avec *Avale ta montre*, un album festif dans la lignée du précédent, aux musiques souvent endiablées, d'inspiration swing, parfois tzigane, avec un côté musette moderne très marqué. Inclassable, leur musique, qui emprunte à plusieurs traditions, s'est retrouvée, comme il arrive souvent en pareil cas, dans l'alternatif, ce qui au moins leur a valu un Félix à l'automne 2004 pour le magnifique *Chant de mines*. Les textes, toujours principalement écrits par Hugo Fleury, le chanteur et accordéoniste du groupe, font dans la dénonciation (« Les chiffres vont parler » ou « La chanson du vaurien », où on peut reconnaître le politicien véreux de son choix), la dérision (ou l'autodérision dans « Culturé, bien élevé »), mais aussi portent l'espoir que, malgré tout, le monde puisse changer (les derniers vers de « Aux quatre coins de la sphère »). En cela, ils s'inscrivent bien dans ce mouvement altermondialiste qui conjugue la revendication avec un optimisme rationnel. La musique enjouée de Polémil (comme disent familièrement leurs fans de plus en plus nombreux), qui donne envie de danser, peut parfois masquer le message chanté en accéléré ; mais après plusieurs écoutes, on apprécie les images de ces histoires rythmées. Et on en redemande.